TEMPERATURE

Du 17 septembre 1900.

[illegible] de E. & L. Claudel, Opticiens No 143 rue du Canal entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
8 du matin	82	28
Midi	90	32
3 P. M.	90	32
6 P. M.	90	32

Note de la Russie.

Le *Messager du gouvernement* de Saint-Pétersbourg publie la communication officielle suivante au sujet des affaires de Chine:

Dans ces derniers temps, les événements militaires ont pris rapidement une tournure inattendue: un détachement peu important des troupes internationales, dont la tâche consistait à délivrer les étrangers assiégés dans les légations des puissances, a réussi, non seulement à remplir la tâche qui lui était primitivement fixée, mais aussi à disperser les bandes de rebelles qui s'étaient concentrées dans la capitale de l'Empire du Milieu, et à prendre des mesures pour la sécurité des communications avec Pékin. Ces circonstances favorables ne modifient cependant en rien le programme politique élaboré avant ces événements par la Russie et dont les bases sont indiquées dans le dernier communiqué du gouvernement.

Comme il est dit dans ce communiqué, la Russie n'a pas déclaré la gurre à la Chine; les troupes russes ont pénétré dans le territoire de l'Etat voisin pour des buts déterminés, dont la plus grande partie sont actuellement atteints. Pour éviter que des malentendus ou des interprétations injustes se fassent jour, l'empereur a ordonné au ministre des affaires étrangères d'adresser aux représentants de la Russie accrédités à l'étranger la dépêche circulaire suivante:

Dépêche circulaire du ministre des affaires étrangères du 25 août: Les buts principaux que le gouvernement impérial, dès le début des troubles chinois, s'est proposé d'atteindre sont les suivants:

1—Protection de la légation de Russie à Pékin et garantie de la sécurité des sujets russes contre les intentions criminelles des rebelles chinois;

2—Affirmation de l'aide apportée au gouvernement chinois dans sa lutte contre les troubles, dans l'intérêt du prompt rétablissement de l'ordre légal dans l'empire chinois. Lorsque, par suites des troubles, toutes les puissances intéressées eurent décidé d'envoyer dans le même but des troupes en Chine, le gouvernement russe a mis en avant le principe suivant comme devant servir de fil conducteur dans les événements de Chine: maintien de l'organisme existant en Chine;

3—Mise à l'écart de tout ce qui pourrait conduire au partage de l'Empire du Milieu;

4—Etablissement, par les forces alliées, d'un gouvernement central régulier à Pékin; ce pouvoir étant seul en mesure de garantir l'ordre et la paix dans le pays.

Presque toutes les puissances étaient tombées d'accord sur ces points. Le gouvernement russe, ne poursuivant pas d'autres buts, demeurera inébranlablement fidèle à son programme d'action primitif.

Lorsque le cours des événements tels que l'attaque de nos troupes par les rebelles à Niou-Tchouang et une série d'actes hostiles des Chinois sur notre frontière, comme le bombardement de Blagovechtchensk, obligèrent la Russie à s'emparer de Niou-Tchouang et à faire avancer des troupes dans le district de la Mandchourie, les mesures temporaires qui n'ont été prises qu'à la suite de la nécessité absolue de repousser les attaques des rebelles chinois ne peuvent en aucune façon passer pour de soi-disant preuves des plans égoïstes de la politique impériale.

Lorsque, ce qui arrivera bientôt, l'ordre sera complètement rétabli en Mandchourie, il faudra nécessairement prendre des mesures pour protéger la ligne de chemin de fer dont la construction est garantie par une convention spéciale avec la Chine, en suite de la concession donnée à la Société du chemin de fer de l'Est chinois.

La Russie ne manquera pas de rappeler ses troupes de ce district, si cependant la manière d'agir d'autres puissances n'y met pas d'obstacles.

Il est évidemment de l'intérêt des autres puissances étrangères et des sociétés internationales qu'il y ait des ports ouverts pour le commerce international et que Niou-Tchouang leur soit ouvert, ainsi que les lignes des chemins de fer soient de nouveau rétablies et garanties contre toute interruption.

Les événements s'étant précipités, par la prise de Pékin, la première tâche que s'était tracée le gouvernement impérial, à savoir la délivrance des représentants des puissances et de tous les étrangers se trouvant assiégés avec eux, a été remplie.

La deuxième tâche, celle qui consistait à offrir un appui à un gouvernement central légal et à coopérer avec lui au rétablissement de l'ordre et de relations régulières avec les puissances, apparait jusqu'ici d'éxcution difficile, par suite de l'absence de sa capitale de l'empereur de Chine et aussi de l'impératrice régente. Les circonstances étant telles, le gouvernement impérial de Russie ne voit pas de motifs suffisants pour que les légations accréditées près le gouvernement chinois demeurent plus longtemps à Pékin.

Le gouvernement a donc décidé de rappeler à Tien-Tsin son ministre, M. de Giers, avec toute la légation; les troupes russes l'y accompagneront, leur présence désormais à Pékin n'ayant plus de but, d'après les déclarations plusieurs fois répétées et fermes du gouvernement, du moment que la tâche qui leur était fixée ne semble plus avoir de chance d'être accomplie.

Aussitôt qu'un gouvernement chinois régulier prendra de nouveau en main les rênes de l'Etat et nommera des représentants dotés de pleins pouvoirs pour traiter avec les puissances, la Russie ne manquera pas, de son côté, après entente avec toutes les puissances étrangères, d'envoyer ses fondés de pouvoir en tel lieu où devront se faire les négociations.

En vous ordonnant de porter tout ce qui est ci-dessus à la connaissance du gouvernement auprès duquel vous êtes accrédite, nous espérons que ce gouvernement partagera notre opinion.

A la suite de la circulaire précédente adressée aux puissances étrangères, M. de Giers et le général Linevitch ont reçu des instructions pour prendre immédiatement, en exécution des intentions du tsar, des mesures pour le transport à Tien-Tsin de la légation de Russie, des sujets russes et des troupes russes de Pékin; bien entendu, toutes les circonstances locales dûment considérées à ce sujet.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 17 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps—beau mardi et mercredi; vents légers nord-est à est.

L'Imbroglio Oriental.

Des plaisants dont les bons mots, bien que lancés en l'air, à tout hazard, ne sont pas toujours à dédaigner, car ils frappent souvent juste, ont dit à propos de la question chinoise que c'était la bouteille à l'encre, la pomme de discorde, la boîte de Pandore.

Il y a peut être quelque peu d'exagération dans ces plaisanteries, mais il y a encore plus de vérité. Plus on avance dans l'étude de ce problème, plus il semble insoluble, plus les occasions de troubles et de conflits se multiplient et plus, en même temps, la conduite de l'Europe semble inexplicable.

A entendre les grandes puissances, il y a de cela quelques mois, ce n'était pas une guerre d'un intérêt matériel, une guerre de conquête coloniale que l'on entreprenait. Il s'agissait de sauver la civilisation et de venger le christianisme des atrocités dont il avait été la victime, voilà tout.

Pour un peu, on eut donné à cette internationale levée de boucliers le titre sacré de croisade.

Hélas! nous avons beau suivre du regard les agissements de ces puissances, nous n'y trouvons rien qui ressemble à un pareil mouvement. Nous les voyons toutes guidées par les mobiles les plus étroitement égoïstes. Elles se préoccupent beaucoup moins de faire progresser la Chine que d'empêcher leurs voisines d'y progresser elles-mêmes. Jamais nous n'avons vu surgir tant d'ambitions rivales.

Depuis longtemps elles couvaient dans l'ombre, n'attendant qu'un prétexte pour éclater. Ce prétexte, ç'a été le soulèvement des Boxers; elles en ont profité, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, on a vu toute l'humanité civilisée divisée en autant de partis rivaux qu'il y avait de nations, chacune voulant prendre part au partage et être la mieux servie.

C'est précisément cette voracité commune qui a paralysé toutes ces ambitions et retardé l'événement tant désiré. Mais le partage n'est qu'ajourné; il est fatal et il sera l'occasion des conflits les plus terribles des temps modernes.

De toutes les compétitions qui viennent de surgir, toutes ne sont pas nouvelles; elles étaient prévues et attendues; elles n'ont étonné personne: la rivalité entre l'Angleterre et la Russie, par exemple, qui est séculaire et contre laquelle le monde entier se tient en garde depuis longtemps.

Mais qui donc s'imaginait, il y a dix ans, que l'Allemagne allait devenir une puissance asiatique? Qui, il y a seulement trois ou quatre ans, pouvait deviner que les Etats-Unis étaient appelés à jouer un si grand rôle dans le conflit actuel!

Ce n'est pas tout. Voici surgir à l'Extrême Orient une puissance dont l'intrusion dans le concert des nations civilisées vient ajouter encore aux complications de la situation, et qui semble elle même tout étonnée de la place qu'elle s'est conquise, car, malgré les services qu'il vient de rendre et les alliés qu'il s'est faits, le Japon est encore relégué *in partibus infidelium*. Le Japon qui vient, en moins de cinq ans, de porter deux terribles coups à la Chine, est cependant le plus ferme appui du Céleste Empire; c'en est, à vrai dire, le seul défenseur naturel. Les autres nations n'en veulent maintenir l'intégralité que par force, pour empêcher leurs voisins de s'y implanter et d'empiéter sur le territoire qu'elles convoitent.

Le Japon, au contraire, a des intérêts directs à défendre la Chine,—intérêts de race, intérêts de tradition, intérêts de religion, intérêts de territoire, intérêts de commerce. Sans l'appui de la Chine et de la Corée, qui ne fait qu'un avec la Chine, le Japon reste dans l'impuissance.

Or, les frontières de l'Empire du Milieu ainsi que de la Corée, voilà précisément ce que convoite la Russie. C'est là qu'éclatera prochainement une des plus formidables luttes des temps modernes.

Au point où en sont arrivées les choses, le Japon ne peut plus céder comme en 1895. Il a la conscience de sa force; il sait ce qu'il a fait et ce qu'il peut faire, et il maintiendra fermement ses droits et ses prétentions.

Il est possible que l'Europe ait fait une erreur en admettant le Japon comme un des principaux facteurs dans le problème qu'il s'agit de résoudre; mais la faute, si faute il y a, est faite, et il faut en supporter les conséquences. Aujourd'hui, le Japon ne redoute plus la Russie comme il y a cinq ans. Il a mesuré ses forces avec les siennes propres; il a étudié les ressources de la Russie; il en connait les côtés faibles et il sait, de plus, qu'en cas de besoin, il trouverait dans les deux mondes de puissants appuis.

Il est donc à espérer que les hostilités cessent dans l'Extrême Orient. Si elles se poursuivaient plus longtemps, il pourrait en résulter de véritables catastrophes. Non pas, certes, que nous croyons à une paix durable, mais le monde a besoin de repos, ne fût-ce que pour un moment, afin de se remettre des terribles secousses qu'il vient de recevoir. Il est maintenant averti du sort qui le menace. Qu'il profite de l'instant de répit que lui procure la Providence ou le hasard plutôt que sa sagesse et sa prévoyance, pour éviter la catastrophe, s'il est possible, ou pour lui faire face quand elle surviendra.

Heureuse nouvelle.

Baisse de température.

Voici une grande et heureuse nouvelle qui va faire tressaillir d'aise nos lecteurs. Ils sont tous, les infortunés, courbés, depuis le commencement du mois, sous le poids d'une chaleur écrasante qui ne leur laisse pas un moment de répit.

Nous sommes heureux de pouvoir leur annoncer que leurs souffrances touchent à leur fin.

Hier dans la journée, il nous arrivait une bienheureuse dépêche de Lacrosse, Wisconsin, qui nous annonçait les premières gelées blanches.

Le thermomètre était tombé dans cette bienheureuse région de 80 à 40 degrés en moins de 48 heures.

Un peu plus tard, durant l'après-midi, le Bureau météorologique de Washington nous annonçait une grande baisse de température, à l'est du Missisipi, depuis la Nouvelle-Angleterre, en passant par New York, jusqu'au Maryland et à la Virginie de l'Ouest. Cette baisse s'étend rapidement vers le sud, et il est très probable que la Louisiane pourra en jouir.

Nous l'en félicitons d'avance. Franchement, nos populations l'ont bien mérité.

Les dépêches ont soin d'ajouter que la température ne tombera guère au-dessous de 40 degrés et que, par conséquent, les produits de la terre ne peuvent en être affectés.

Nous accueillons cette nouvelle avec bonheur et nous empressons de la communiquer à nos lecteurs, qui en seront enchantés.

LES VOLS A L'EXPOSITION DE PARIS.

L'Exposition devait attirer de nombreux pickpockets. Cependant, au début de l'Exposition, on avait constaté peu de plaintes et procédé seulement à quelques arrestions sans grande importance.

Dernièrement, les commissaires de police ont commencé à recevoir les réclamations de gardiens de sections et d'assez nombreux exposants. Au palais de l'enseignement, des malfaiteurs avaient brisé, pendant la nuit, la glace d'une vitrine affectée aux objets rapportés de l'Afrique australe par la mission Foa, et dérobé trois chronomètres d'un grand prix, ayant appartenu à la mission.

A la section norvégienne, une vitrine avait été également forcée et l'on avait pris plusieurs spécimens de coutellerie fine.

Dans la section de l'optique, on avait dérobé plusieurs jumelles marines d'un modèle nouveau et valant ensemble un millier de francs; plusieurs exposants de la classe 11 se plaignent également de la disparition de chronomètres et d'objets d'importance.

Un service de surveillance a été organisé spécialement et une dizaine d'arrestations ont été faites. Chez un des individus arrêtés, Simonnet, 87, rue des Pyrénées, on a découvert tout un magasin de livres volés.

Un écuyer de l'"Andalousie au temps des Maures", nommé Winter, et victime, il y a peu de jours, d'un attentat, pendant qu'il se promenait avec une demoiselle Keller, a été également arrêté. L'instruction de cette affaire d'attentat a fait connaitre, en effet, que Winter avait déjà subi plusieurs condamnations, et une perquisition à son domicile amena la découverte de quantité d'objets volés. Un autre écuyer de l'Andalousie, nommé Lahire, a été aussi arrêté, et plusieurs complices sont recherchés.

Le Testament de Voltaire.

On annonce que, dans les fouilles faites aux archives de l'enregistrement, on a retrouvé le testament du père de Voltaire.

Il y est déclaré "que, pour de bonnes et justes considérations," Voltaire fils ne pourra hériter: tout l'avoir sera réservé à ses enfants, et, à défaut d'enfants, à son frère et à sa sœur.

"S'il arrivait, néanmoins, continue le document, que mondit fils de Voltaire, parvenu à l'âge de trente-cinq ans accomplis, prit une conduite réglée et telle que j'aurais bien voulu luy inspirer, en ce cas, comme je ne fais ladite substitution que dans la juste appréhension qu'il ne dissipe le peu de biens que je lui luisse et ne tombe dans le besoin.

BALZAC.

Balzac n'a pas eu sa statue pour son cinquantenaire, et voici que, disgrâce nouvelle, le grand écrivain est en train de se voir contester jusqu'au nom sous lequel la postérité le connait et l'admire.

On vient, en effet, d'exhumer l'acte de baptême du père de l'illustre romancier, acte qui se trouve consigné dans un vieux registre paroissial du pays albigeois. Car le père de Balzac, qui mourut en 1829, à Paris, âgé de quatre-vingt-trois ans, était né au lieu dit la Nougayrié, qui fait partie de la commune de Montirat, voisine de Carmaux.

Or, voici l'exacte reproduction dudit acte de baptême:

Bernard François Balssa, fils de Bernard Balssa, laboureur, et de Jeanne Granier, mariés, de la Nougayrié, paroisse de Canezac, est né le vingt-deux juillet mil sept cent quarante-six, environ les six heures du soir, et batisé le même jour dans l'église dudit Canezac; parrain, François Granier, ayeul, et marraine Jeanne Nouvialle, ayeule du batisé, de la Pradelle, illétrés.

VIALARD, *prêtre*.

Il résulte donc de ce document, d'abord, qu'Honoré de Balzac était le petit fils de Jeanne Granier (!) puis qu'il ne s'appelait en réalité ni de Balzac, ni même Balzac tout court, puisque le véritable nom de son père était Balssa.

L'auteur de la *Comédie humaine* n'en demeurera pas moins pour tous Honoré de Balzac, car ce nom, il l'a bien fait sien à force de génie.

Les lauriers scolaires du général Frey.

Le général Frey, qui a commandé si brillamment les troupes françaises à la prise de Pékin, est un ancien élève de Marseille. Son nom figure avec éloges dans le "Livre d'Or" du lycée de Marseille, qui a pour auteur M. Jacques Delmas, un ancien professeur de cet établissement scolaire.

L'élève Frey, né à Bocognano (Corse) le 9 janvier 1847, fut interne au lycée de Marseille de 1860 à 1866. Studieux et discipliné, il été cité comme le modèle des élèves. Le jeune Frey obtint de nombreux succès scolaires. Le palmarès de 1865 indique qu'il eut, cette année-là, le premier prix d'instruction religieuse, le second prix de physique et chimie et le second prix de récitation. En 1866, étant en mathématiques élémentaires, il obtint le second prix de littérature et le second prix de physique et chimie.

Ajoutons que le général Frey fait partie de l'Association amicale des anciens élèves du lycée de Marseille.

Une nouvelle allumette de sûreté.

On a enfin découvert le moyen de fabriquer une allumette sans l'aide du phosphore. L'allumette de sûreté ne contient ni phosphore rouge, ni phosphore jaune ni aucun composé de phosphore, mais en même temps elle a l'immense avantage de pouvoir être fabriquée par les mêmes machines dont on s'est servi jusqu'ici. Les inventions font toujours de grands progrès dans toutes les branches, et cependant il y a des choses qui semblent au dessus de l'amélioration. Par exemple l' Hostetter Stomach Bitter, ce fameux médicament qui depuis plus de cinquante ans est sans égal comme correctif des désordres de l'estomac. De tous côtés ont surgi des imitations, mais comme la lumière d'un phare il est resté inaltérable, indiquant le moyen d'acquérir la santé, en guérissant des maux tels que la constipation, l'indigestion, la dyspepsie, l'état bilieux, le foie paresseux ou les désordres rénaux.

LE PLUS DE MEDCINS.

Sait on quelle est la ville du monde qui compte le plus grand nombre de médecins? Une statisque publiée par un journal médical de Berlin nous apprend que, par rapport à son chiffre de population, c'est la ville de Charlottenburg qui détient le record, ayant un médecin pour 513 habitants. Aucune autre cité, parait-il, ne saurait atteindre une proportion pareille.

D'ailleurs, ce sont les Allemands qui possèdent le plus de médecins. La même statisque nous révèle qu'il y en a 1 pour 537 habitants à Halle, 1 pour 699 habitants à Strasbourg, 1 pour 725 habitants, à Berlin, 1 pour 732 habitants, à Breslau, 1 pour 868 habitants, à Dresde, 1 pour 893 habitants, à Hanovre, 1 pour 973 habitants, à Leipzig et 1 pour 974 habitants à Cologne.

On remarquera que c'est précisément dans les villes où fonctionnent les Universités de médecine que l'on trouve la plus forte proportion des praticiens, ce qui s'explique d'ailleurs.

Pendant la dernière décade, le nombre des médecins a augmenté de 91 à 93 0/0, alors que la progression de la population n'a nulle part dépassé 60 0/0. Aussi beaucoup de jeunes praticiens, n'ayant pas pu se former une clientèle en Allemagne, ont-ils dû émigrer en Suisse, en Russie et surtout en Amérique.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"Prodigal Daughter."

C'est avec plaisir que nous saluons le retour parmi nous de la troupe Baldwin-Melville dont nous connaissons déjà plus d'un sujet excellent.

La nouvelle Compagnie est fort bien composée, et à peu de chose près complète, ce qui lui permet de nous rester durant une saison et de faire connaissance avec son public.

Le drame de début est intitulé "The Prodigal Daughter." Il a été très vivement enlevé par tous les sujets de la troupe. Nous citerons, entr'autres, MM. Leighten Leigh, J. M. Sainpolis, Percy Melden, et Mmes Rose Woodmere et Victor Woodmere. Citons aussi un fort original personnage, celui d'une espèce de palefrenier, très bien tenu par M. G. Socola.

Voilà, du coup, le Grand Opera House lancé à fond du train sur la route du succès. Tout cela annonce une heureuse saison.

THEATRE "CRESCENT".

Le Théâtre Crescent vient de commencer brillamment sa troisième semaine. Au grand Hermann succède sur la scène que dirige si habilement M. Rowles, une pièce extrêmement amusante: "McFadden Row of Flats". Le titre seul fait prévoir la série de scènes désopilantes et de quiproquos étourdissants qui constituent cette bouffonnerie. Les rôles de la pièce sont supérieurement enlevés par une troupe d'élite, composée d'acteurs, de chanteurs et de danseurs de talent. Aussi ont-ils tous été bruyamment applaudis dimanche et hier soir.

Un des principaux mérites de la comédie, c'est de pouvoir faire paraitre devant le public plusieurs artistes qui tour à tour viennent l'amuser.

MOTS POUR RIRE

En visite.

La maitresse de la maison cherche à éconduire poliment un visiteur quelque peu indiscret.

—Comme le temps passe vite dans la compagnie d'un homme d'esprit! s'écrie-t elle: on dirait qu'il n'y a que cinq minutes que vous êtes ici; or, il y a déjà trois quarts d'heure bien comptés!

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Trégédie de l'Amour.

X

VILLEFORT SE VENGE.

(Suite.)

Il s'assied, seulement, appuyé contre le mât, les yeux sur cette mer qu'il aime depuis son enfance, où il a passé toute sa vie et qui bientôt va devenir son tombeau.

Soudain son visage s'anime, ses yeux brillent.

Ils interrogent au loin l'horizon.

C'est qu'à l'horizon une voile vient d'apparaître, qui grandit de minute en minute et se rapproche.

Un cri sourd, de joie délirante:

—Une voile! Une voile!

Dans leur sommeil de mort, les autres entendent. Un autre cri, certes, ils ne l'eussent point entendu. Mais celui-là, c'était la vie!....

Ils remuent, se soulèvent, se regardent.

Est ce encore le délire?

Le bras tendu vers l'horizon, Malaquin cria toujours:

Une voile! une voile!

D'abord ils n'aperçoivent rien. La fièvre brûle, aveugle leurs yeux.

Puis ils voient, et les bras vers ce navire sauveur, ils attendent, prêts à devenir fous de joie, maintenant, comme ils allaient devenir fous de détresse tout à l'heure.

La voile grandit, les mâts se dessinent, d'autres voiles apparaissent, puis la coque, l'ensemble, les agrès, tout le bâtiment, léger, rapide, coquet.

Le radeau a été signalé assurément, car le navire a mis le cap sur les naufragés et vient droit à eux.

Bientôt, on distingue les hommes de l'équipage.

Bientôt, on distingue tous les détails.

Bientôt, on peut lire le nom du sauveur.

Une acclamation de joie folle chez Malaquin.

La Minerve! La Minerve!

Et les Girodias eux mêmes, qui se raniment, reconnaissent la goëlette qui les a poursuivis mystérieusement depuis le Havre.

Et sur le pont de la goëlette, sa lunette à la main, un vieillard!

Le marquis de Vivarez!....

Ils étaient sauvés.

Pierre et Gaston regardaient Villefort silencieusement, Villefort qui, la nuit dernière, les avait secourus, Villefort à qui ils allaient devoir la vie, puisque la Minerve allait les recueillir.

Leur haine d'autrefois était ébranlée.

Mais ils eurent une même pensée qui renfonça, dans ces deux cœurs farouches, l'élan spontané de repentir et d'affection qui en jaillissait.

—Pourquoi faut-il qu'il aime Colette!

Un quart d'heure après, les naufragés étaient transportés à bord de la Minerve, où ils trouvaient les soins les plus empressés.

XI

MICHELLE.

L'hiver était passé. Le printemps était revenu pendant tous ces événements, et la jolie campagne des environs de Clisson, baignée par la Sèvre et la Maine, resplendissait et s'épanouissait sous les tièdes nuits et les journées ensoleillées du mois de mai finissant

Michelle Soubise n'avait pas quitté la maison des Grandes-Roches, où prenaient soin d'elle des femmes au service des Girodias, vieilles paysannes dévouées aux deux frères.

Son état n'avait pas changé.

Sa folie était toujours la même, douce et presque tendre. Elle avait à peine besoin d'être surveillée, et souvent il lui arrivait de quitter les Grandes-Roches et de sortir seule, par les bois, son instinct la ramenait au Millepertuis, sans qu'elle en souffrit et sans qu'il lui arrivât d'aventures.

Mais les deux derniers mois de grossesse — avril et mai — furent pénibles, très douloureux.

Les médecins, consultés, ordonnèrent qu'on l'empêchât de marcher.

Michelle fut condamnée au lit.

Et à partir de ce jour, fidèle aux instructions données par les Girodias avant leur départ, les deux servantes ne la quittèrent plus, veillant sur elle à tour de rôle, prenant en pitié cette enfant malheureuse et s'attachant tous les jours davantage à cette victime.

Colette aurait bien voulu la voir et continuer aux Grandes-Roches les visites qu'elle lui rendait à Millepertuis.

Mais les deux paysannes des Grandes-Roches, vieilles servantes du père Girodias, épousaient les querelles de la famille et reportaient sur le château de Villefort et ceux qui l'habitaient la haine de leur maître.

Aux premières tentatives, elles dirent nettement à Colette qu'elles avaient la responsabilité de ce qui se passerait chez les Girodias en l'absence des frères et qu'elles n'entendaient pas que la jeune fille reparût aux Grandes-Roches.

Colette dut se le tenir pour dit.

En dessous main, lentement, et grâce à Malicamp, elle sut pourtant toujours ce qui se passait, et dans les dernières semaines où Michelle pouvait encore sortir elle la rencontra quelquefois.

Puis ce fut tout, et la maison silencieuse des Grandes-Roches sembla se refermer pour elle et pour tous, comme si elle avait voulu dérober au monde les événements qui allaient s'y dérouler.

L'état de Michelle restait stationnaire.

Colette s'était informée auprès des médecins.

—Croyez-vous que sa maternité peut lui rendre la raison?

Les médecins n'avaient pas osé se prononcer.

—Peut-être.... il y a des exemples.... mais nous ne répondons de rien.... Ce qui est à redouter plutôt, ce sont des complications qui mettraient sa vie en danger.

L'événement eut lieu dans le courant de juin.

Michelle accoucha d'une fille.

Et elle tomba dans un anéantissement absolu.

Ce fut une sorte de syncope qui dura plusieurs jours et dont elle fut tirée à grand'peine.

Enfin elle parut reprendre vie.

Mais sa raison ne revenait pas.

Il s'était fait en elle, pourtant, un changement singulier.

Auparavant, sa folie était plutôt gaie; causeuse, rieuse, elle s'en allait en chantant, et cela faisait mal de voir tant de gaieté chez la pauvre enfant.

La délivrance accomplie, elle devint silencieuse.

Rarement on pouvait lui arracher quelques paroles.

On essaya de lui présenter son enfant et d'arriver jusqu'à son intelligence par la vue de ce petit être innocent qui vagissait dans ses langes.

Elle le regardait sans comprendre encore.

On le lui mettait dans les bras, on excitait sa tendresse. Vains efforts.

Elle ne lui faisait point de mal. Elle le rendait à ses gardes-malades. Mais l'instinct de la maternité, cette fleur divine du cœur des femmes, ne fleurissait point en elle encore....

Elle le rendait sans l'embrasser.

Muette, le regard obstinément fixé vers des spectacles inconnus, mystérieux pour tous, à quoi songeait cette pauvre tête?

Un lent travail se faisait en elle, peut-être.... très lent, très laborieux.

Et les médecins intéressés l'entouraient de leurs soins et de leur dévouement.

On n'avait pas de nouvelles des Girodias depuis longtemps, pas plus qu'à Villefort on n'avait de nouvelles du marquis de Vivarez.

Qu'étaient devenues les deux goëlettes?

On l'ignorait.

Des mois se passèrent ainsi, lorsque tout à coup les Girodias reparurent sans avoir prévenu personne de leur brusque retour.

En même temps, et sans que personne, en dehors des deux maisons ennemies, eût pu expliquer cette coïncidence, Villefort et M. de Vivarez rentraient au château.

La Minerve avait perdu huit jours à la Nouvelle-Orléans à réparer des avaries.

Elle n'avait pas reçu le dernier avis envoyé par Malaquin